



# Le Magasin DEKORASYON

n'a pas de saison  
Les marchandises les plus modernes lui arrivent chaque mois.

Beyoglu, İstiklal Caddesi

## A travers le vieil Istanbul

### Une bibliothèque byzantine

Il ne s'agit point de collections de livres ou d'une découverte de manuscrits byzantins, mais d'un édifice du onzième siècle subsistant encore à Istanbul. Il est situé à cent cinquante pas à l'Est du Zeyrek-Cami, (dans la direction du Sud-Est, ancienne église conventuelle du Pantocrator). C'est un édifice de forme octogone où le Dr Paspati, qui l'avait découvert, a vu une ancienne bibliothèque laquelle aurait appartenu à ce couvent. Transformé en oratoire depuis la conquête, elle est connue dans le quartier sous le nom de Seyh Süleyman Mescid. C'est sans doute, à cette circonsistance que cet édifice, qui mesure en hauteur et en largeur une dizaine de mètres environ doit d'être encore debout. L'objet pour lequel il avait été construit lui donne une importance archéologique bien faite pour exciter la curiosité. Le Dr Paspati qui l'a visité, en a fait une description aussi sommaire qu'incomplète. Non point que ses dispositions architecturales soient compliquées. C'est un édifice simple dont la forme et les dimensions offrent une parfaite analogie avec la fontaine du Taksim, c'est-à-dire qu'il a une forme octogone et que sa coupole est recouverte d'un toit. Tout en haut, près de la corniche, les faces sont percées de baies trapues dont l'arc dessine une vague ogive, ce qui déroute dans un monument byzantin. Mais ce détail peut s'expliquer par les nombreuses réparations qu'il a dû subir à diverses reprises et dont les traces sont partout visibles.

Le Mescid Şeyh Süleyman est un curieux spécimen des édifices sur plan polygonal jadis fort répandus en Grèce et en Syrie et que les chrétiens de ce dernier pays transformèrent d'abord en églises. Celui-ci servait, avons-nous dit, de bibliothèque au monastère du Pantocrator. Chaque couvent byzantin avait la sienne où l'on déposait non seulement les livres et les évangéliaires de prix, ainsi que ces jolies manuscrits illustrés de fines miniatures sur fond d'or, telles les mosaïques de Kahriye, mais les archives et les objets le plus précieux de l'établissement religieux.

À Byzance, comme en Occident, les monastères n'étaient pas seulement des lieux de réclusion et de prière. C'étaient aussi des asiles où se réfugiaient les lettrés et les sages, soucieux de se soustraire à l'anarchie de ces temps troublés. Ils y trouvaient avec la science et les lettres, l'ordre et la paix dont leur âme avait soif. Aussi y voyait-on des gens de toute classe, des hommes du peuple et des hauts dignitaires qui, avaient échangé leurs riches vêtements historiés contre l'habit austère des caloyers de l'ordre de Saint-Basile.

Il faut croire que si la description qu'en a donné le Dr Paspati est incomplète, c'est qu'il n'a pu, à l'époque, faire autrement. L'édifice est entouré de jardins et de maisonnnettes dont l'accès est difficile. Ce n'est pas sans peine que j'ai obtenu des voisins la permission d'entrer chez eux pour l'examiner sous toutes ses faces. Malgré les remaniements maladroits et les plâtrages qui empêtent ses lignes et en déforment l'aspect, on peut se rendre parfaitement compte de ce que pouvait être autrefois une bibliothèque byzantine. On s'aperçoit à première vue que ces édifices n'avaient d'autres préférences que d'être tout simplement appropriés à leur usage. Avant tout, ils devaient présenter les conditions de solidité voulue pour mettre leur contenu à l'abri du feu et des voleurs ; à ce point de vue, le Mescid de Seyh Süleyman, par l'épaisseur de ses muraillages, offre toute garantie ; intérieurement, le plafond s'arrondit en voûte et quatre de ses faces sont évidées de hautes niches. Les manuscrits y étaient couchés à plat dans les rayons et la forme polygonale de l'édifice se prêtait même à leur classification. Les niches devaient former autant d'armoires fermées où s'entassaient les manuscrits reliés et les « volumina » qui affectaient la forme de rouleaux.

Aujourd'hui le badigeon frais et la nate étendue sur un plancher qui n'adhère pas à la construction donnent à l'intérieur du vieil édifice un caractère absolument neuf. La porte, qui primitivement s'ouvrait à l'est, mais qui avait l'inconvénient d'être trop près de la kibla a été murée et l'on en a percé une autre en entamant une des niches. L'ancienne, quoique murée, est reconnaissable à la forme arquée de son double cordon de briques. Son orientation est conforme aux indications de Vitruve qui recommande aux architectes d'exposer les portes des bibliothèques au Levant pour avoir plus de clarté le matin et

# LA VIE LOCALE

## LA MUNICIPALITÉ

### Les sources de l'eau de Taşdelen

Il y a foule, tous les dimanches, aux sources de Taşdelen, celles de Defneli, de Mütevelli, de Küçükemali, de Büyükelmalı et la source de Malkuyu, qui jaillit entre deux rochers. Leur rendement atteint 70 tonnes en 24 heures pour la source de Taşdelen, 35 tonnes pour celle de Mütevelli, 20 tonnes pour celle de Defneli.

L'eau de Mütevelli est excellente et l'on envisage de la livrer au marché sous un nouveau nom. Elle était très appréciée par Abdülaziz qui en avait assuré l'adduction jusqu'à son palais des environs d'Alemdar. Actuellement on y construit des installations très modernes. La longévité des habitants d'Alemdar, où les centenaires ne sont pas rares, est attribuée aux heureux effets de cette eau.

Toujours est-il que grâce à ces installations nouvelles le rinçage de bouteilles à 80 degrés, leur remplissage et leur fermeture s'opèrent de façon absolument automatique. Les bouteilles ainsi pleines et bouchées, passent une à une sous la lumière d'un projecteur et ne sont livrées à la place qu'après ce dernier contrôle.

D'autre part des eaux d'Anatolie de toutes provenances, étaient vendues dans le pays et jusqu'en Egypte, comme eaux de Taşdelen ; l'eau d'un puits de Bakirköy, grâce à de fausses étiquettes, a été écoulée pendant deux ans et demi, au lieu et place de cette excellente eau de source. On a mis bon ordre à toute cela. Désormais la fraude est impossible. L'Evkaf a fait confectionner en effet 200.000 bouteilles d'un type spécial. Et on a commandé en Allemagne pour ces bouteilles et pour les dames-jeannes des capsules en aluminium qu'il est impossible d'imiter.

### La comédie aux cent actes divers...

#### Revenez-y d'amour...

Hier, vers 10 h. 30 du matin, les passants, rue Pelsenk, à Tarlabasi, ont pu assister à un spectacle nullement banal. Un homme brandissant un pistolet en poursuivait un autre. Le pistolet était d'ancien système. L'arme, trahissant la fureur homicide de son propriétaire, s'obstinait à ne pas partir. Mais l'homme s'obstinait, lui, à tirer. Et tout en courant il pressait sur la gâchette. Finalement, trois coups se sont retentis. Le fugitif, atteint par trois balles, s'écrasa sur le trottoir.

Les deux héros du drame sont des Albanais et exercent la profession de marchands ambulants.

Le blessé, Seyid, est âgé de 28 ans. Il loge à Okmeydan, dans une baraque qu'il a érigée près de son champ.

Son agresseur, Maksud, habite à Tophane. Il est venu d'Albanie il y a quatre ou cinq ans en laissant sa femme au pays. Depuis, il s'était totalement désintéressé d'elle, ne lui envoyant plus le sou et ne demandant même pas de ses nouvelles. Sa belle-mère, perdant finalement patience, était venue il y a sept ou huit mois à Istanbul en compagnie de la délaissée afin de tâcher de raccommoder le mariage. Mais Maksud ne voulait rien entendre. Il y eut alors divorce et la belle-mère qui est une femme entreprenante et énergique, trouva un nouveau gendre en la personne de Seyid.

Or, il n'est rien de tel que de perdre quelque chose pour en apprécier la valeur. Il n'eut pas plutôt divorcé d'avec sa femme que Maksud se prit à l'aimer avec une sorte de frénésie. Et il voulut en même temps une haine féroce à son « successeur ». A plusieurs reprises les deux hommes avaient eu des querelles plutôt vives.

Hier matin Seyid, conduisant son cheval chargé de légumes, se trouva face à face avec Maksud.

La rue Pelsenk est étroite. Elle l'était plus encore du fait d'une auto qui s'y trouvait arrêtée. Avant que Seyid eut eu le temps de se remettre de l'émotion de cette remontée désagréable, Maksud avait saisi son pistolet. Et la chasse à l'homme que nous avons décrite ci-dessus commença.

Le blessé a été conduit à l'hôpital Municipal de Beyoglu.

Maksud a été arrêté peu après le drame. Il avait encore son pistolet à la main.

#### La chute

M. Israël et sa famille, demeurant à Taksim, rue Abdülhak Hamid, appartement Sabiha, au No 9, étaient fort satisfaits de leurs bonnes, la jeune Eminé. C'était une fille d'une vingtaine d'années, venue directement de son village, et qui leur avait été recommandée par leur laitier. Docile, laborieuse, Eminé avait une simplicité charmante.

Or, depuis quelque temps, de l'argent disparaissait ; de menus objets, enfermés sous clé, n'étaient plus retrouvés. On eut quelque peine à suspecter Eminé de ces larcins. Mais comme elle était la seule personne étrangère dans la maison, il fallut bien se résoudre à l'évidence.

M. Israël a soumis à un interrogatoire ; 25 Lts. venaient de disparaître de l'armoire à glace où il se souvenait parfaitement de les avoir placées. Tour à tour paternel et menaçant, le maître de la maison essaya de faire confesser la jeune fille. Mais Eminé nia, protesta de son innocence, s'indigna que l'on put en douter. Et finalement, fondit en larmes — ce qui, on le sait, est l'argument suprême chez les femmes,

## Notre industrie du papier

Le jour où l'on posait les fondements de la fabrique de chlore d'Izmit, j'ai eu l'occasion de revoir encore une fois la fabrique de papier de cette ville. Lorsqu'on parle de notre papeterie nationale, on se tromperait fort en songeant à un établissement dont l'activité n'embrasserait que la seule ville d'Izmit et ses environs. Il est réellement intéressant de savoir quelles sont les matières premières et auxiliaires dont cette industrie a besoin et aussi quel réseau d'affaires elle a créé dans le pays.

La matière première du papier est la cellulose. Cette dernière pour être produite a besoin de bois, de paille et de chiffons.

Notre fabrique de papier travaille actuellement avec la cellulose que l'on fait venir du dehors. Lorsque notre fabrique de cellulose sera achevée d'ici un an, elle travaillera le bois, la paille et le chiffon.

D'ailleurs même aujourd'hui ceux qui ramassent les chiffons et les classent dans les dépôts de Bahariye à la Corne-d'Or, les vendent à bon prix en Italie. Les chiffons ne sont pas à dédaigner ; ils nous fourniront la matière partie de notre papier.

On utilise à l'heure actuelle, à la fabrique, de vieux papiers dans les machines qui broient du bois. La Sümer Bank à Ankara a fondé un service et a commencé à ramasser les papiers usagés utilisés dans les départements officiels.

On ramasse par an de 50 à 60 wagons de vieux papiers que l'on mélangé à la pâte de papier. C'est là une entreprise qui vient de commencer. Elle n'a pas été propagée dans le pays tout entier. Le vieux papier sur le marché vaut 30 Lts. les 1000 kgs. Mais ce prix peut témoigner d'une tendance à augmenter. Nous devons faire ramasser les vieux papiers dans tous les coins du pays.

A côté de ces matières principales, d'autres matières auxiliaires entrent encore dans la fabrication du papier.

En tête de celles-ci vient l'alun. La fabrique, qui jusqu'à présent se présente à cet article sur les marchés étrangers, a trouvé maintenant les moyens de l'obtenir dans le pays.

Le Sümer Bank a fait des études à Kütahya et elle y a trouvé des pierres d'alun de bonne qualité. L'exploitation de cette carrière dans les environs de Yediz avec du lignite avance. La fabrique qui aujourd'hui utilise 350 tonnes d'alun en consommera 700 l'année prochaine. Ce produit que l'on peut se procurer à Lts. 48 la tonne sur le marché international revient à la fabrique à Lts. 280 la tonne. Toutefois, le prix de revient à la fabrique de l'alun turc sera rendu conforme à celui du marché international.

Il serait avantageux de créer un dépôt à côté de la fabrique ainsi qu'une imprimerie qui s'occupera de travaux très simples. Une pareille initiative, dans le cas où elle serait prise par le ministère des Finances, donnerait, au gouvernement, la possibilité de fournir du papier encore à meilleur marché.

Nous avons vu comment une industrie a créé des sections et comment elle grandit selon les besoins du pays. Nous désirons que les méthodes les plus rationnelles soient instituées pour assurer le succès des entreprises créées par l'Etat.

Ce que nous avons vu au sujet de l'industrie du papier est de nature à nous donner l'assurance que cette industrie comporte tous les éléments pouvant contribuer à sa réussite.

(Ulus) NASID ULUG

### Pourquoi l'Italie suit-elle une politique raciste ?

#### Une explication polonaise

Varsovie, 23. — La presse polonaise manifeste un vif intérêt pour la politique raciste italienne. Un éditorial du *Warszawa Dzennik Narodowy* rappelle que le problème juif s'impose en Italie à la suite de l'attitude adoptée par les Israélites sur le terrain de la politique internationale notamment durant la guerre d'Ethiopie lorsqu'on mobilisa toutes les forces juives du monde entier contre l'Italie. Du reste, conclut l'organe polonais, la race juive désire que Mussolini et le fascisme s'écrasent le plus tôt possible parce qu'ils constituent un obstacle formidable contre la politique antinationaliste poursuivie par cette même race.



La flotte turque dans le « pourrissoir » de la Corne-d'Or, aux environs de 1885. — On remarque que plusieurs frégates cuirassées notamment le MUINI-ZAFER (à droite) n'ont plus leurs cheminées.

#### Lire demain :

### La marine turque contemporaine

## CONTE DU BEYOGLU UNE BELLE-MÈRE

Par Frédéric BOUTET

Quand Irène eut exposé ses intentions elle attendit la réponse de sa mère.

Dans le petit salon meublé avec goût et dont les fenêtres donnaient sur les arbres du parc Monceau, les deux femmes étaient assises face à face. Elles se ressemblaient, mais les molles boucles de Mme Mauloy, d'un blond pâle et comme platiné, sjoutaient encore de la douceur à son visage délicatement fardé et dans la robe souple, les lignes encore élancées de son corps étaient ondulées, tandis que Irène, dont le blond était presque aigu, et l'allure fringante, avait la grâce acide de ses dix-neuf ans.

Le silence se prolongeant, Irène s'impanta.

— Alors, maman, qu'en penses-tu ?

— J'apprécie, ma chérie, dit Mme Mauloy. Au point de vue âge, honnêteté, situation matérielle, relations, Roger Noirtier me semble absolument parfait.

— Mais on n'épouse pas seulement une honnêteté et un âge, maman. Que penses-tu de lui, personnellement ?

— Je ne le connais pas beaucoup, ma petite Irène. C'est un beau garçon, intelligent, me semble-t-il. Reste la question caractére. A-t-il bon caractère ?

— Pourquoi pas ? répliqua Irène sèchement. Et puis la question caractére, comme tu dis a-t-elle une si grande importance ?

Mme Mauloy leva vers le plafond ses beaux yeux :

— Ecoute, ma chérie ! C'est avec un caractère difficile ou simplement un peu trop autoritaire que l'on peut rendre très malheureux les gens que l'on aime le plus... et qui vous aiment. Je le sais... (elle allait dire « par expérience » mais se reprit)... je le sais bien. Alors j'espère que ton futur mari saura être doux, conciliant, indulgent...

— Je ne demande pas d'indulgence dit Irène agressive.

— Mais ton mari en aura peut-être besoin, ma chérie... Sois patiente, ne le heurte pas. Il faut se faire des concessions mutuelles... éviter les scènes.

— On peut garder chacun sa personnalité sans se faire des scènes proteste la jeune fille.

Mme Mauloy ne crut pas utile de discuter ce point.

— Si tu veux, ma chérie. Maintenant, j'ai quelque chose à t'indiquer : dans un jeune ménage, beaucoup de désaccords viennent des beaux-parents, de la belle-mère particulièrement — c'est classique — qui a tendance à considérer son gendre en ennemi qui lui vole sa fille. Je suis veuve, tu es mon unique enfant, je pourrai donc être une belle-mère de l'espèce la plus redoutable !... Eh bien ! je ne le veux pas. Je veux être votre amie — une amie pas exigeante, pas encombrante, qui vient quand on désire la voir, mais qui ne s'impose jamais et qui ne donne jamais un avis qu'on ne lui demande pas. Tu me comprends, Irène ?

« Pour maman qui m'adore, quel sacrifice », songea Irène ému. Mais comme elle n'aimait pas extérioriser ses sentiments, elle voulut plaisanter :

— Je reste toujours ta fille, tout de même ?...

— Ma chérie !

Mme Mauloy embrassa tendrement Irène et, peu après, toutes deux sortirent séparément : la jeune fille pour aller retrouver des amis ; la mère pour aller retrouver un ami, homme mûr, également, courtois et fin qui l'entourait de soins empressés et d'amour discret et fidèle depuis treize années, sur lesquelles années il y en avait eu trois où cet amour avait été platonique, car Simone Mauloy, alors mariée, était loyale et pusillanime, et dix Simone, veuve, avait montré moins de vertu, ce dont M. Hugues Larivière avait été très heureux.

Ce jeu-là, en retrouvant ce galant homme, Mme Mauloy s'empessa de faire partie du prochain mariage d'Irène.

Hugues Larivière parut fort joyeux.

— Je suis bien content. Mes félicitations les plus vives... Mais alors, ma chère Simone, nous pourrions nous marier nous-mêmes... Autrefois, nous avons refusé de divorcer pour nous quitter, ensuite vous avez refusé de m'épouser pour vous consacrer à cette chère Irène. Il me semble qu'à présent tout rieut ne s'oppose...

— Pas tout de suite... Attendons un peu. Nous sommes si heureux ainsi, Hugues...

— Je serais plus heureux si nous ne nous quittions pas, dit-il.

— Eh bien, nous en reparlerons, répondit Simone. En attendant je serai plus libre, je pourrai vous voir plus souvent.

Elle lui sourit tendrement. Elle avait un profond attachement pour lui, mais elle aspirait avant tout à être délivrée de toute responsabilité, de toute contrainte, de toute dépendance... Elle éprouvait des impressions de petite fille qui entre en vacances.

Irène se maria et Mme Mauloy suivit scrupuleusement la ligne de conduite qu'elle avait indiquée à sa fille. Elle fut, pour le jeune ménage, une amie distante et lointaine. Elle ne don-

nait jamais de conseils, elle ne posait jamais de questions. Si elle pressentait un quelconque nuage entre Irène et son mari elle feignait de ne pas s'en apercevoir.

Un jour, pourtant, elle ne put continuer à jouer ce rôle. Elle avait déjeuné chez le jeune ménage et, visiblement, le jeune ménage était orageux. Mme Mauloy en vain s'efforçait d'être gaie. Irène et Roger restaient crispés et se lançaient des pointes.

— Surtout, il ne faut que je m'en mène, songeait Mme Mauloy et, dès le repas terminé, elle dit :

— Allons, il faut que je vous quitte...

Roger Noirtier se dressa :

— Comment, vous ne restez pas avec Irène cet après-midi ?

Mme Mauloy, déconcertée, balbutia :

— Mais je crois...

— Non, tu ne crois pas ! cria Irène. Lui veut que tu restes pour être débarrassé de moi et toi tu prétextes la déception pour n'avoir pas à t'occuper de moi ! Sous prétexte de ne pas être belle-mère, tu n'es plus mère du tout ! Nous pouvons bien nous disputer, tu t'en fiches pas mal ! C'est honteux, cette indifférence !

Il y eut un silence. Simone Mauloy était atterrée. Elle avait supporté pendant des années les querelles de son mari, puis pendant des années celles de sa fille, maintenant elle devrait supporter les querelles du jeune ménage... C'en était trop. Un seul refuge s'offrait : Hugues Larivière, doux et soumis.

— Je vais me remarier, dit-elle seulement.

— Pourquoi pas ? répliqua Irène sèchement. Et puis la question caractére, comme tu dis a-t-elle une si grande importance ?

Mme Mauloy leva vers le plafond ses beaux yeux :

— Ecoute, ma chérie ! C'est avec un caractère difficile ou simplement un peu trop autoritaire que l'on peut rendre très malheureux les gens que l'on aime le plus... et qui vous aiment. Je le sais... (elle allait dire « par expérience » mais se reprit)... je le sais bien. Alors j'espère que ton futur mari saura être doux, conciliant, indulgent...

— Je ne demande pas d'indulgence dit Irène agressive.

— Mais ton mari en aura peut-être besoin, ma chérie... Sois patiente, ne le heurte pas. Il faut se faire des concessions mutuelles... éviter les scènes.

— On peut garder chacun sa personnalité sans se faire des scènes proteste la jeune fille.

Mme Mauloy ne crut pas utile de discuter ce point.

— Si tu veux, ma chérie. Maintenant, j'ai quelque chose à t'indiquer : dans un jeune ménage, beaucoup de désaccords viennent des beaux-parents, de la belle-mère particulièrement — c'est classique — qui a tendance à considérer son gendre en ennemi qui lui vole sa fille. Je suis veuve, tu es mon unique enfant, je pourrai donc être une belle-mère de l'espèce la plus redoutable !... Eh bien ! je ne le veux pas. Je veux être votre amie — une amie pas exigeante, pas encombrante, qui vient quand on désire la voir, mais qui ne s'impose jamais et qui ne donne jamais un avis qu'on ne lui demande pas. Tu me comprends, Irène ?

« Pour maman qui m'adore, quel sacrifice », songea Irène ému. Mais comme elle n'aimait pas extérioriser ses sentiments, elle voulut plaisanter :

— Je reste toujours ta fille, tout de même ?...

— Ma chérie !

Mme Mauloy embrassa tendrement Irène et, peu après, toutes deux sortirent séparément : la jeune fille pour aller retrouver des amis ; la mère pour aller retrouver un ami, homme mûr, également, courtois et fin qui l'entourait de soins empressés et d'amour discret et fidèle depuis treize années, sur lesquelles années il y en avait eu trois où cet amour avait été platonique, car Simone Mauloy, alors mariée, était loyale et pusillanime, et dix Simone, veuve, avait montré moins de vertu, ce dont M. Hugues Larivière avait été très heureux.

Ce jeu-là, en retrouvant ce galant homme, Mme Mauloy s'empessa de faire partie du prochain mariage d'Irène.

Hugues Larivière parut fort joyeux.

— Je suis bien content. Mes félicitations les plus vives... Mais alors, ma chère Simone, nous pourrions nous marier nous-mêmes... Autrefois,

nous avons refusé de divorcer pour nous quitter, ensuite vous avez refusé de m'épouser pour vous consacrer à cette chère Irène. Il me semble qu'à présent tout rieut ne s'oppose...

— Pas tout de suite... Attendons un peu. Nous sommes si heureux ainsi, Hugues...

— Je serais plus heureux si nous ne nous quittions pas, dit-il.

— Eh bien, nous en reparlerons, répondit Simone. En attendant je serai plus libre, je pourrai vous voir plus souvent.

Elle lui sourit tendrement. Elle avait un profond attachement pour lui, mais elle aspirait avant tout à être délivrée de toute responsabilité, de toute contrainte, de toute dépendance... Elle éprouvait des impressions de petite fille qui entre en vacances.

Irène se maria et Mme Mauloy suivit scrupuleusement la ligne de conduite qu'elle avait indiquée à sa fille. Elle fut, pour le jeune ménage, une amie distante et lointaine. Elle ne don-

nait jamais de conseils, elle ne posait jamais de questions. Si elle pressentait un quelconque nuage entre Irène et son mari elle feignait de ne pas s'en apercevoir.

Un jour, pourtant, elle ne put continuer à jouer ce rôle. Elle avait déjeuné chez le jeune ménage et, visiblement, le jeune ménage était orageux. Mme Mauloy en vain s'efforçait d'être gaie. Irène et Roger restaient crispés et se lançaient des pointes.

— Surtout, il ne faut que je m'en mène...

Roger Noirtier se dressa :

— Comment, vous ne restez pas avec Irène cet après-midi ?

Mme Mauloy, déconcertée, balbutia :

— Mais je crois...

— Non, tu ne crois pas ! cria Irène. Lui veut que tu restes pour être débarrassé de moi ! Sous prétexte de ne pas être belle-mère, tu n'es plus mère du tout ! Nous pouvons bien nous disputer, tu t'en fiches pas mal ! C'est honteux, cette indifférence !

Il y eut un silence. Simone Mauloy était atterrée. Elle avait supporté pendant des années les querelles de son mari, puis pendant des années celles de sa fille, maintenant elle devrait supporter les querelles du jeune ménage... C'en était trop. Un seul refuge s'offrait : Hugues Larivière, doux et soumis.

— Je vais me remarier, dit-elle seulement.

— Pourquoi pas ? répliqua Irène sèchement. Et puis la question caractére, comme tu dis a-t-elle une si grande importance ?

Mme Mauloy leva vers le plafond ses beaux yeux :

— Ecoute, ma chérie ! C'est avec un caractère difficile ou simplement un peu trop autoritaire que l'on peut rendre très malheureux les gens que l'on aime le plus... et qui vous aiment. Je le sais... (elle allait dire « par expérience » mais se reprit)... je le sais bien. Alors j'espère que ton futur mari saura être doux, conciliant, indulgent...

— Je ne demande pas d'indulgence dit Irène agressive.

— Mais ton mari en aura peut-être besoin, ma chérie... Sois patiente, ne le heurte pas. Il faut se faire des concessions mutuelles... éviter les scènes.

— On peut garder chacun sa personnalité sans se faire des scènes proteste la jeune fille.

Mme Mauloy ne crut pas utile de discuter ce point.

— Si tu veux, ma chérie. Maintenant, j'ai quelque chose à t'indiquer : dans un jeune ménage, beaucoup de désaccords viennent des beaux-parents, de la belle-mère particulièrement — c'est classique — qui a tendance à considérer son gendre en ennemi qui lui vole sa fille. Je suis veuve, tu es mon unique enfant, je pourrai donc être une belle-mère de l'espèce la plus redoutable !... Eh bien ! je ne le veux pas. Je veux être votre amie — une amie pas exigeante, pas encombrante, qui vient quand on désire la voir, mais qui ne s'impose jamais et qui ne donne jamais un avis qu'on ne lui demande pas. Tu me comprends, Irène ?

« Pour maman qui m'adore, quel sacrifice », songea Irène ému. Mais comme elle n'aimait pas extérioriser ses sentiments, elle voulut plaisanter :

— Je reste toujours ta fille, tout de même ?...

— Ma chérie !

Mme Mauloy embrassa tendrement Irène et, peu après, toutes deux sortirent séparément : la jeune fille pour aller retrouver des amis ; la mère pour aller retrouver un ami, homme mûr, également, courtois et fin qui l'entourait de soins empressés et d'amour discret et fidèle depuis treize années, sur lesquelles années il y en avait eu trois où cet amour avait été platonique, car Simone Mauloy, alors mariée, était loyale et pusillanime, et dix Simone, veuve, avait montré moins de vertu, ce dont M. Hugues Larivière avait été très heureux.

Ce jeu-là, en retrouvant ce galant homme, Mme Mauloy s'empessa de faire partie du prochain mariage d'Irène.

Hugues Larivière parut fort joyeux.

— Je suis bien content. Mes félicitations les plus vives... Mais alors, ma chère Simone, nous pourrions nous marier nous-mêmes... Autrefois,

nous avons refusé de divorcer pour nous quitter, ensuite vous avez refusé de m'épouser pour vous consacrer à cette chère Irène. Il me semble qu'à présent tout rieut ne s'oppose...

— Pas tout de suite... Attendons un peu. Nous sommes si heureux ainsi, Hugues...

— Je serais plus heureux si nous ne nous quittions pas, dit-il.

— Eh bien, nous en reparlerons, répondit Simone. En attendant je serai plus libre, je pourrai vous voir plus souvent.

Elle lui sourit tendrement. Elle avait un profond attachement pour lui, mais elle aspirait avant tout à être délivrée de toute responsabilité, de toute contrainte, de toute dépendance... Elle éprouvait des impressions de petite fille qui entre en vacances.

Irène se maria et Mme Mauloy suivit scrupuleusement la ligne de conduite qu'elle avait indiquée à sa fille. Elle fut, pour le jeune ménage, une amie distante et lointaine. Elle ne don-

nait jamais de conseils, elle ne posait jamais de questions. Si elle pressentait un quelconque nuage entre Irène et son mari elle feignait de ne pas s'en apercevoir.

Un jour, pourtant, elle ne put continuer à jouer ce rôle. Elle avait déjeuné chez le jeune ménage et, visiblement, le jeune ménage était orageux. Mme Mauloy en vain s'efforçait d'être gaie. Irène et Roger restaient crispés et se lançaient des pointes.

— Surtout, il ne faut que je m'en mène...

Roger Noirtier se dressa :

— Comment, vous ne restez pas avec Irène cet après-midi ?

Mme Mauloy, déconcertée, balbutia :

— Mais je crois...

— Non, tu ne crois pas ! cria Irène. Lui veut que tu restes pour être débarrassé de moi ! Sous prétexte de ne pas être belle-mère, tu n'es plus mère du tout ! Nous pouvons bien nous disputer, tu t'en fiches pas mal ! C'est honteux, cette indifférence !

Il y eut un silence. Simone Mauloy était atterrée. Elle avait supporté pendant des années les querelles de son mari, puis pendant des années celles de sa fille, maintenant elle devrait supporter les querelles du jeune ménage... C'en était trop. Un seul refuge s'offrait : Hugues Larivière, doux et soumis.

— Je vais me remarier, dit-elle seulement.

— Pourquoi pas ? répliqua Irène sèchement. Et puis la question caractére, comme tu dis a-t-elle une si grande importance ?

# LA PRESSE TURQUE DE CE MATIN

## Fausses interprétations de l'accord de Salonique

Le « journal de Moscou » estime que l'Entente Balkanique entre de plus en plus sous l'influence des puissances « fascistes » alors que l'« Illustration » y voit, au contraire, une « force contre le drame de l'Orient. M. Nadir Nady, observe dans le « Cümhuriyet » et la « République » :

On voit que les auteurs de ces deux articles qui analysent le même sujet arrivent à des conclusions diamétralement opposées. Et ce qui est drôle, c'est que ces deux interprétations sont toutes deux fausses. C'est, pour la presse balkanique, un devoir de redresser, la main dans la main, ces convictions erronées que l'on remarque dans l'opinion publique mondiale. Certes, l'Entente Balkanique est une organisation politique, mais nullement formée sous l'influence de telle puissance pour être dirigée contre telle autre puissance. S'il en était ainsi, on aurait fait un pas en arrière par rapport à la situation trouble d'il y a un quart de siècle. Et si les facteurs qui ont préparé la naissance de cette Entente, ni les hommes d'Etat qui l'on crée, ni la maturité politique des nations balkaniques ne peuvent laisser naître une telle pensée dans le cœur de quiconque.

Nous, les Balkaniques, avons beaucoup souffert au cours de l'histoire. Nous ne remarquons pas qu'en nous égorgéant pour la liberté, nous servions la cause des autres. Mais la vérité nous a mis sur ces terres, que nous avons pâti de notre sang au milieu des rejets de la poudre. Nous avons bien compris que nous ne pourrions gagner le droit à l'existence et défendre ce droit que par nos propres moyens. Nous sommes des frères qui cueillons les fruits d'un même arbre.

Nos intérêts sont perpétuellement communs et il en sera toujours de même. Une fois cette vérité connue ce seraient faire erreur que de considérer l'Entente Balkanique comme une combinaison politique éphémère dirigée contre telle ou telle puissance.

L'Entente Balkanique est l'amie sincère de tous les Etats qui ne nourrissent pas de mauvaises intentions envers elle et elle ne s'est jamais placée sous l'influence de l'un d'eux. C'est ce que tout le monde doit savoir.

## Qu'est-ce que la standardisation ?

M. Asim Uz analyse dans le « Kurun » les déclarations faites par le Président du Conseil aux négociants d'Izmir.

Qu'entend-on en disant que l'acheteur doit avoir confiance en une marchandise venant de Turquie ? Tout naturellement, que la marchandise livrée doit être conforme à l'échantillon. Ou plus exactement, il faut que lorsqu'on parle de « raisins turcs » l'acheteur puisse se représenter un type nettement déterminé de raisins, qu'il en soit de même pour le tabac, les noisettes et que les échantillons qu'ils recevront répondent à cette conception.

Sur le terrain des exportations on ne peut concevoir qu'un seul terrain de concurrence entre les producteurs. C'est la rivalité à qui livrera des articles le plus conformes au spécimen-type des produits turcs qui a été adopté. Et plus on se rapprochera de ce spécimen unique, plus nos marchandises seront recherchées sur les marchés étrangers.

Si les producteurs n'accordent aucune importance à la standardisation et ne songent qu'à produire le plus possible, n'importe comment, faute d'une répartition stricte par types, les produits de mauvaise qualité d'une même marchandise feront tort au plateau.

FEUILLET DU BEYOGLU No. 73

G. d'Annunzio

# L'INTRUS

ROMAN TRADUIT DE L'ITALIEN

Trad. par G. HERELLE

## DEUXIÈME PARTIE

XXXVIII

Et ces mains osseuses, desséchées, brunes qui paraissaient coulées en bronze vivant, ces mains durcies sur les instruments aratoires, sanctifiées par le bien qu'elles avaient répondu, par l'immense labeur qu'elles avaient fourni, occupées maintenant à soutenir ce petit enfant, avaient une délicatesse et une sorte de timidité si charmante que je ne pouvais en détacher mes regards. Raymond ne pleurait pas ; il remuait sans cesse sa bouche pleine d'une bave liquide qui coulait du menton sur la bavette brodée.

Après l'exorcisme, le curé mouilla

son doigt avec de la salive et toucha les petites oreilles roses en prononçant la parole miraculeuse :

— Ephpheta.

Ensuite il toucha les narines en disant :

— In odore suavitatis...

Ensuite il trempa le pouce dans l'huile des catéchumènes, et, tandis que Jean tenait l'enfant couché sur le dos, il lui fit une onction en forme de croix, au haut de la poitrine ; et, lorsque Jean l'eut retourné sur le ventre, il lui fit entre les omoplates une onction en forme de croix, disant :

— Ego te linio olea salutis in Christo Jesus Domino nostro...

Puis, avec une petite touffe de coton, il essuya la place des onctions.

# Impressions de voyage En parcourant les champs de bataille de la Prusse Orientale

Par notre envoyé spécial N. E. GUN

## Frontières de papier !

En auto, rapidement nous suivons depuis Danzig la frontière et ainsi la Vistule, ce fleuve national de la Pologne. Il est maintenant réellement national, puisque les deux rives appartiennent à ce pays. Mais jamais frontière n'a été tracée avec moins de logique.

Déjà, à la hauteur de Marienburg, on observe un tracé capricieux. En effet, une rive est polonaise. L'autre mi-allemande, mi-polonaise et au centre du fleuve, une île appartient à l'Etat de Danzig, tandis que les bords d'un affluent du fleuve sont partagés entre les trois pays. Un méli-mélo qui n'a pour effet que de rendre extrêmement difficile tout trafic.

On ne peut parler de Marienburg sans citer sa magnifique forteresse. Je crois que c'est là l'unique château fort datant du Moyen-Âge, qui ait été conservé intact. Construit par l'Ordre des Chevaliers Teutoniques, cette cité fortifiée est d'une solidité défiant les siècles. Et par un hasard, qui peut-être n'en est point un, cette cité fortifiée se trouve aujourd'hui non loin de la frontière, comme il y a 5 siècles. Alors que le château St.-Ango de Rome n'est qu'un grand monument du Burg, lui, est un ouvrage exclusivement militaire, où tout a été calculé, et qui témoigne de la science de ces Chevaliers. Fossés profonds, larges de 20 mètres, pont-levis qu'un mécanisme fait lever un peu de secondes, tunnels souterrains, triple enceinte fortifiée, murs épais résistant même aux canons d'autrefois, tours très élevées et massives, rien ne donne une telle impression de grandeur que ce fort où des milliers de défenseurs pouvaient résister victorieusement à un siège violent.

Sur la frontière se trouve aussi Marienwerder qui possède elle aussi une forteresse datant de l'époque de l'Ordre, mais de proportions bien moindres. Mais ce qui nous intéresse ici est la frontière. En effet, la Vistule n'est pas là. Ce fleuve, qui est sacré aux Polonais ne m'a pas fait une forte impression. Jaune, calme, boueux, aux bords marécageux, il est horriblement désert.

La Pologne s'est fait adjuger la rive allemande ou plutôt 10 mètres de cette rive. Ainsi on voit un mince chemin le longeant le bord, qui est moitié allemand, moitié polonais. Celui qui longe ce sentier s'il est Allemand doit marcher sur la moitié allemande, s'il est Polonais sur celle polonaise. Car si son pied dépassait la moitié du sentier assigné, il risquerait de recevoir une balle dans la peau ! Et ceci n'est pas une plaisanterie ; il y a beaucoup d'incidents ! Plus loin nous rencontrons une maisonnette qui sert de poste de douane aux Polonais. Quatre pierres à dix centimètres des murs de cette maison marquent la frontière. Tout autour le territoire est allemand. Si jamais un douanier polonais veut fumer sa pipe devant la maisonnette, il y a violation de frontière, échange de balles de mitrailleuses de protestations diplomatiques, et peut-être même grand débat à Genève ! La population riveraine ne peut se baigner dans le fleuve et comme naturellement il n'est pas permis aux chalutiers allemands de naviguer, la Vistule a vu son trafic sensiblement diminuer et par suite elle s'ensable en plusieurs points.

Plus loin, on nous montre un autre tracé illogique. En effet, la frontière sépare 7 maisons d'un village, et divise la place du marché en deux territoires. Citons enfin le cas de ce paysan dont la maison est en territoire

Il ôta alors l'étole violette, couleur de deuil et de tristesse, et revêtit l'étole blanche, en signe de joie, pour annoncer que la tache originelle allait être effacée. Et il appela Raymond par son nom, en lui adressant les trois questions solennelles. Le parrain répondit :

— Credo, credo, credo.

La chapelle avait une sonorité singulière. Un rayon de soleil, entrant par une des hautes fenêtres ovales, venait frapper sur le pavé une dalle de marbre qui recouvrait les sépultures profondes où plusieurs de mes ancêtres dormaient en paix. Ma mère et mon frère se tenaient debout derrière Jean, l'un à côté de l'autre. Marie et Nathalie se haussaient sur la pointe des pieds pour parvenir à voir le bébé, curieuses, souriant de temps à autre, chuchotant entre elles. Ces chuchotements faisaient que, parfois, Jean se retournait un peu, avec un geste indulgent où apparaissait toute l'ineffable tendresse que ce vieillard avait pour les enfants, et qui débordait de son grand cœur d'âge abandonné.

— Raymond, vis baptizari ? demanda l'officier.

— Volo, répondit le parrain, répétant le mot qu'on lui avait soufflé.

Le clerc présenta le bassin d'argent où luisait l'eau baptismale. Ma mère ôta le bonnet du bébé, pendant que le parrain le présentait à plat ventre

pour recevoir l'ablution. La tête ronde, sur laquelle je pus distinguer les éruptions blanchâtres de la croûte de lait, pendait au-dessus du bassin. Et le curé, après avoir puisé l'eau dans un petit vase, la versa par trois fois sur cette tête, en faisant chaque fois le signe de la croix.

— Ego te baptizo in nomine Patris, et Fili, et Spiritus Sancti.

Raymond se mit à vagir avec force, plus fort encore pendant qu'on lui essayait la tête. Et, lorsque Jean le releva, je vis son visage rougi par l'afflux du sang et par l'effort, plissé par les contractions de la bouche, taillé d'un peu de blanc jusqu'à la front. Et, comme toujours, les vagissements me causèrent la même sensation de déchirure douloureuse, la même exaspération de colère. Rien en lui ne m'irritait autant que cette voix, que ce miaulement obstiné qui, la première fois, m'avait donné un coup si cruel dans la lugubre matinée d'octobre. C'était pour mes nerfs un heurt intolérable.

Le prêtre trempa le pouce dans le lait chrême et oignit le front du néophyte, en récitant la formule rituelle que couvrirent les vagissements. Ensuite il lui mit la robe blanche, symbole de l'Innocent.

— Accipe lampadem ardentem...

L'Innocent s'apaisa. Ses yeux se

ralentissaient la marche des corps d'armée au nord. Les deux généraux russes croyant que le gros des troupes allemandes étaient devant eux se laissèrent berner. (Plus tard on leur intenta un procès). Samorow se doutait bien de quelque chose et il envoya un courrier précisant son isolement. Le malheur fit que ce courrier fut pris par les Allemands et Hindenburg déclencha la bataille de Tannenberg. Samorow inquiet, impatient, quitta Allenstein et commit ainsi la grande faute de négliger de maintenir le contact avec l'arrière. Quelques heures après les Allemands occupèrent la ville.

Les Russes ne se doutaient encore de rien et cherchaient l'ennemi en avant. Ils furent complètement cernés et après une dure bataille tous furent tués ou faits prisonniers. Samorow qui combattait à la tête de ses troupes dut fuir travesti. Il arriva avec quelques officiers qui ne le perdaient pas de vue, et son ordonnance qui veillait sur lui comme un père, près d'une petite ferme et firent halte. Samorow voulut être seul et s'éloigna sous les arbres. On entendit un coup de feu. On ne retrouva plus le général Samorow.

Plusieurs légendes ont couru sur lui. Sa mort fut longtemps ignorée. Les uns dirent qu'il avait fui ; d'autres, qu'il avait été fait prisonnier...

## Champ de repos

Nous avons parcouru rapidement tous ces champs de bataille. Tout est calme dans ce pays. Quelle paix à Tannenberg où repose Hindenburg ! Une grande enceinte, des dalles de marbre, des caveaux, la statue en pierre du grand chef et surtout un silence mystique.

Partout j'ai vu des cimetières où reposent, parmi les fleurs et la verdure, tant de braves soldats. Il y en a des milliers et des milliers... Russes et Allemands dorment ensemble, unis par la même mort. Tout est propre et soigné dans ces cimetières. Et quelles inscriptions ! « Ici reposent un capitaine et tout son escadron ». « Ici reposent un colonel inconnu ». « Ici reposent un bataillon russe ». « Ici reposent un colonel russe et tous ses officiers ». Quelle bataille meurtrière !

« Ici reposent un soldat russe et un soldat allemand, tous deux inconnus ». « Ici reposent un capitaine et son ordonnance ». « Ici reposent dix-neuf soldats russes inconnus ». Inconnus ! Ils ne verront plus leur patrie ; ils reposent en terre étrangère et personne, sinon le passé ému, ne prierai pour eux. Héros anonymes.

Et tout autour la nature est belle... Il y a tant de fleurs. L'air est parfumé. Tout chante... Mais une ombre tragique se mêle au parfum de cette terre prédestinée, cette terre si douce, si belle et si meurtrière...

Dr NERIN EMRULLAH GUN

## La princesse Giuliana à la biennale

Venise, 23. — La princesse Giuliana de Hollande a visité la IIIe biennale d'art.

## La Terkis

On trouve de l'eau pour alimenter les fontaines lumineuses, à l'occasion du festival d'Istanbul, note notre confrère le « Haber » et nous n'en trouvons pas pour nous laver la figure ! Il faut améliorer les installations non pas en paroles, mais en fait, afin qu'aucun quartier ne soit privé d'eau.

Le moment était critique pour les Allemands. Alors que l'offensive de la Marne battait son plein, la Prusse orientale tout entière risquait d'être envahie en peu de jours par les Russes dont l'objectif était Königsberg.

Ici se révélait le génie militaire d'Hindenburg et de Ludendorff : ils attirèrent Samorow dans une poche, tandis qu'un léger rideau de cavalerie

fixe la princesse Giuliana

d'après l'homme

est celle qui, matin, midi et soir, soigne ses dents avec

# RADYOLIN

la pâte dentifrice qui rend les dents éclatantes de blancheur, la plus efficace contre les microbes et la mieux fabriquée.

## LA BOURSE

Ankara 22 Août 1938

(Cours informatifs)

	Liq.
Act. Tabacs Turcs (en liquidation)	1.15
Banque d'Affaires au porteur	97.15
Act. Chemin de Fer d'Anatolie 60 %	24.80
Act. Bras. Réunies Bomonti—Nectar	7.15
Act. Banque ottomane	25.15
Act. Banque Centrale	106.15
Act. Cimente Arslan	9.15
Obl. Chemin de Fer Sivas-Erzurum I	99.95
Obl. Chemin de Fer Sivas-Erzurum II	99.75
(Ergani)	95.75
Emprunt Intérieur	95.15
OBL. Dette Turque 7 1/4 % 1933	19.20
tranche Ière II III	19.20
Obligations Anatolie I II III	40.70
Anatolie	39.60
Crédit Foncier 1903	104.60
Dr NERIN EMRULLAH GUN	1911
	96.15

	Change	Fermerture
Londres	1 Sterling	6.17
New-York	100 Dollar	125.895
Paris	100 Francs	3.45
Milan	100 Lires	6.655
Genève	100 F.Suisses	28.985
Amsterdam	100 Florins	69.